



M. de Vaudrey court vers le lit. — Page 319, col. 2.

— Chut! chut! fit le maréchal; ne parlons pas de cela... Rien n'est fait, c'est un on dit.

— Cependant, mon cher maréchal, bien des gens sont de mon avis, car tes salons étaient pleins.

— Je ne sais vraiment pourquoi.

— Oh! je le sais bien, moi.

— Quoi donc? quoi donc?

— Un seul mot de moi.

— Lequel?

— Hier, à Trianon, j'eus l'honneur de faire ma cour au roi. Sa Majesté me parla de mes enfants, et finit par me dire : « Vous connaissez monsieur de Richelieu, je crois; faites-lui vos compliments. »

— Ah! Sa Majesté vous a dit cela? répliqua Richelieu avec un orgueil étincelant, comme si ces paroles eussent été le brevet officiel dont Rafté suspectait l'envoi ou déplorait le retard.

— En sorte, continua Taverney, que je me suis bien douté de la vérité; ce n'était pas difficile, à voir l'empressement de tout Versailles, et je suis accouru pour obéir au roi en te faisant mes compliments, et pour obéir à mon sentiment particulier en te recommandant notre ancienne amitié.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LE GENTILHOMME CAMPAGNARD

PAR CHARLES DE BERNARD.

LI

L'INCENDIE.

Vers trois heures du matin, Grégoire Rabusson entra précipitamment dans la chambre de M. de Vaudrey.

— Qu'y a-t-il? lui demanda le baron en se mettant sur son séant.

— Mon colonel, le feu est au château, répondit l'ex-garde-chasse, qui en même temps s'approcha d'une fenêtre dont il ouvrit les rideaux et les volets.

A travers les vitres la lueur d'un incendie considérable éclaira soudain la chambre de ses reflets sinistres.

Déjà M. de Vaudrey s'était jeté à bas de son lit.

— Qu'on réveille tout le village, dit-il; fais atteler la pompe, et qu'avant cinq minutes tout le monde soit en route!

Tandis que le baron s'habillait à la hâte, Rabusson sortit en courant pour exécuter les ordres qu'il venait de recevoir.

Un instant après, ceux des paysans de Châteaugiron-le-Vieil qui s'étaient trouvés prêts les premiers, descendaient au pas de course le plus direct et par conséquent le plus escarpé des sentiers qui conduisaient au bourg, tandis que la pompe parcourait au trot de deux chevaux vigoureux un chemin un peu long, mais en revanche plus praticable.

Le tocsin, qui sonnait à l'église de Châteaugiron-le-Bourg, et auquel commençaient à répondre les cloches de deux autres villages situés dans le valon, la générale battue par Toinot, qui était rentré en possession de son casque et de son tambour, les roues de la pompe et les sabots ferrés des chevaux retentissant sur un sol pierreux, les clameurs confuses qu'on entendait sortir de l'intérieur du bourg, les longues flammes que dardaient plusieurs des fenêtres du château, phare destructeur à la clarté duquel se dirigeaient, dans l'obscurité de la nuit, les paysans qui accouraient de toutes parts au lieu du sinistre, tout contribuait à donner à cette scène un caractère lugubre et effrayant.

— Mon colonel, voilà un incendie qui n'est pas naturel, dit Rabusson qui marchait à côté de M. de Vaudrey.

— En quoi ne le trouves-tu pas naturel? répondit le baron.

— Je ne sais trop que vous dire, mais on ne

m'ôtera pas de la tête que c'est encore un nouveau tour de ces gredins d'hier.

— Le tour serait un peu fort et pourrait coûter cher à ses auteurs.

— Les brigands! si l'un d'eux me tombait sous la main.

Au lieu d'achever sa phrase, Rabusson s'arrêta brusquement comme un épagneul qui tombe en arrêt, puis, sans ajouter un seul mot, il s'élança dans un sentier qui coupait à angle droit celui qu'ils descendaient en ce moment.

— Rabusson! lui cria M. de Vaudrey, où diantre vas-tu par là?

L'ex-garde-chasse ne répondit pas, et le baron, trop pressé pour s'occuper de cet incident, continua son chemin, ainsi que les paysans qui l'accompagnaient.

Toute la population du bourg était sur pied. La pompe de la commune et celle de la forge fonctionnaient à l'envi, alimentées par une double chaîne qui s'étendait du château à la rivière. Arrivés de la veille au soir, les gendarmes de la brigade de Rancenay maintenaient l'ordre et surveillaient la partie déguenillée des assistants avec une attention défiante qui semblait annoncer que les soupçons manifestés par Rabusson avaient aussi trouvé accès dans l'esprit de ces honnêtes défenseurs de l'ordre public.

Après avoir conduit sa femme et sa fille dans la partie du château la plus éloignée du foyer de l'incendie, le marquis s'était mis à la tête des travailleurs, et il dirigeait leurs efforts avec autant de sang-froid que d'intelligence.

M. Grandperrin présidait en personne à la manœuvre de la pompe de la forge, qu'il avait fait amener par ses ouvriers au premier signal d'alarme.

Réveillé en sursaut, le vieux juge de paix avait passé en toute hâte un pantalon à pieds, des pantoufles, une robe de chambre, et sans prendre le temps de remplacer par son imposante perruque le bonnet à fontange qui lui servait de coiffure de nuit, il s'était empressé d'accourir. L'imminence